

Zeitschrift: Revue de Théologie et de Philosophie
Herausgeber: Revue de Théologie et de Philosophie
Band: 9 (1921)
Heft: 41

Artikel: Flournoy, psychologue de la religion
Autor: Berguer, Georges
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-380040>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 10.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

FLOURNOY, PSYCHOLOGUE DE LA RELIGION

La psychologie de la religion n'est pas une très vieille discipline. A vrai dire, on en a toujours fait, comme M. Jourdain faisait de la prose, sans le savoir. Des évangélistes les premiers, des revivalistes, tel Jonathan Edwards, éprouvèrent, pour les besoins de leur cause, la nécessité d'un traitement un peu plus systématique de la matière psychologique. A la fin du XVIII^e siècle, dans son *Traité des affections religieuses*, c'était bien, en effet, une sorte de psychologie de la conversion chrétienne avec de nombreux faits à l'appui que Jonathan Edwards élaborait. Mais tout cela est encore informe et n'a de méthode que ce qu'il en faut pour soutenir une apologétique, très avouée du reste.

Il faut arriver à la fin du XIX^e siècle pour voir naître les linéaments d'une psychologie de la religion qui se connaisse elle-même et se pose à côté et à part des autres disciplines scientifiques, en réclamant son droit et sa place au soleil. Elle les conquit assez vite grâce aux documents que fournissaient sans cesse à son élaboration rapide d'autres sciences parallèles [histoire des religions, archéologie] et grâce au travail intelligent de ses protagonistes.

Ce fut Théodore Flournoy le premier, et pendant long-temps le seul, à qui échurent le mérite et l'honneur de mettre et de tenir au courant de cette floraison nouvelle les universitaires et le public cultivé de la Suisse romande. Les livres français touchant au sujet étaient et sont demeurés rares et malaisément accessibles ; les traductions de l'anglais et de l'allemand manquaient presque complètement. Or, par deux fois, Flournoy fit face à la vague qui venait des pays étrangers et l'étreignit des deux bras pour nous en livrer ensuite le mouvement et l'énergie. La première fois, ce fut au moment de l'épanouissement en Amérique des travaux des James, des Stanley Hall, des Coe, des Starbuck, des Leuba. Tout cela marchait vite ; il y avait beaucoup à lire, beaucoup à absorber, beaucoup à dire. Il ne négligea rien de ce qui était nécessaire. La seconde fois, ce fut la lame de fond de la psychanalyse. Qui dira la patience, la maîtrise, la simplicité calme, le courage moral tenace avec lesquels Flournoy pénétra le mouvement nouveau, s'en assimila la substance, en défendit la légitimité et en prépara la critique ? Le cours magistral qu'il fit, cet hiver-là, à l'Université de Genève demeure dans toutes les mémoires et il faut souhaiter qu'il ne tarde pas trop à être publié d'après les notes de ses auditeurs fidèles.

Flournoy fut donc tout d'abord et avant tout un informateur prodigieux dans le domaine de la psychologie de la religion. On ose à peine se demander ce que nous saurions en Suisse, sans lui, de ce mouvement qui suscite à l'heure actuelle un intérêt toujours grandissant, soit dans les cercles universitaires, soit dans le grand public. Et l'on se doute à peine quelles longues années de bêchage, de sarclage et de travail vertueux et sans notoriété il a fallu avant que surgissent, toujours un peu intempestives et éphémères, les manifestations éclatantes de la sympathie générale et publique. Si la psychologie de la religion a conquis chez nous ses lettres de crédit et sa patente, c'est à ce labeur patient, obstiné, fidèle et sincère de Flournoy qu'on le doit tout

d'abord. Car il fallait non seulement connaître et avoir lu, la plume à la main, toute une littérature spéciale ; mais il fallait aussi, pour l'aborder avec fruit, posséder un point de vue, une attitude mentale, une orientation psychique nette qui fournit des normes de jugement ; et il fallait surtout repenser ces pensées étrangères de façon à les rendre accessibles à la mentalité romande, très spéciale et toujours plus ou moins teintée d'une nuance théologique que l'histoire et le passé lui ont léguée.

Quand Flournoy apporta, dans ses deux mains honnêtes et avec son léger sourire intelligent, ce cadeau de la psychologie religieuse aux leaders de notre pensée protestante, ils flairèrent dès l'abord dans le paquet un léger parfum subversif. Et ce ne fut pas trop de toute une carrière de professeur et de chrétien pour en amener quelques-uns au moins à penser qu'il pourrait bien y avoir odeur de vie là où l'on n'apercevait d'abord qu'odeur de mort. Encore maintenant la défiance n'a pas désarmé et les dehors violents de la psychanalyse lui fournissent de nouveaux arguments pour rester sur la défensive.

Nonobstant ces difficultés, Flournoy fut sur la brèche jusqu'au bout, ouvrant, une à une et patiemment, les voies à la seule apologétique qui ait des chances de se faire valoir dans l'avenir : celle des faits et de la vie (1). Sa passe d'armes avec le spiritisme est éloquente à cet égard ; et c'est faute d'en avoir saisi le sens et la portée que des gens, bien intentionnés d'ailleurs, sonnent encore l'alarme en regardant de ce côté ou soupçonnent Flournoy de n'avoir

(1) « La philosophie religieuse », écrivait Flournoy à propos du livre de W. James, *L'expérience religieuse*, « doit partir des phénomènes religieux acceptés comme tels, et se borner à les classer, à analyser et coordonner leurs contenus, etc. ; en d'autres termes, de métaphysique, déductive et Théologie qu'elle a été jusqu'ici, elle doit devenir critique, inductive, Science des Religions. A ce titre, elle pourra se flatter de gagner une fois l'assentiment universel, même des gens non religieux, tout comme l'optique est admise par les aveugles-nés ». (*La philosophie de William James*, Saint-Blaise, Foyer solidariste, 1911, p. 207-208).

vu qu'une face des problèmes. L'impartialité même de sa méthode les trompe sur la valeur des résultats ; et l'ombre de cette impartialité se projette comme un écran entre leurs yeux avides d'affirmations carrées et massives et la lumière que le savant distribue sagement et finement à travers les mailles complexes et subtiles de la réalité.

C'est en effet sur le chapitre de la méthode que Flounoy est passé maître. C'est là qu'il faut le voir évoluer pour comprendre tout ce qu'il y avait dans cet homme et ce que nous avons perdu en le perdant. Avec un bon sens inné qui lui permettait de nager en plein dans la vulgarité du terre-à-terre quotidien sans jamais s'y noyer, il possédait une connaissance et une accoutumance des grands problèmes scientifiques et philosophiques telles qu'il pouvait sans cesse en introduire les données dans son exposé sans la moindre pédanterie. Ce mélange de gros bon sens et d'exacte information donnait parfois à sa phrase une note d'ironie discrète qui faisait venir le sourire aux lèvres. Flounoy eut toujours le talent de mordre en plein dans la réalité. Il avait cet appétit solide du réel, et en particulier du réel humain qui, seul, mériterait le nom d'« humanisme » si on ne l'avait donné déjà à une tout autre ligne de conduite. C'est, du reste, ce qui a rendu sa méthode si sûre. Elle ne fut pas élaborée théoriquement, à la manière allemande, dans les nuages de l'empyrée ; mais elle naquit du contact avec les faits et avec les résultats de travaux déjà existants ; elle se constitua, pour ainsi dire, au cours de l'investigation scientifique ; et elle conserva toujours ces deux caractères : d'être parfaitement scientifique d'une part ; et, de l'autre, de demeurer constamment en liaison avec les réalités de la vie.

C'est donc en travaillant lui-même méthodiquement que Flounoy nous a donné la méthode de la psychologie de la religion ; et c'est, par conséquent, en feuilletant ses œuvres qu'on saisit la valeur, la rectitude et la véritable portée de cette méthode, beaucoup plus encore qu'en consultant les

pages où il en a énoncé lui-même les principes. Si d'autres en avaient relevé l'un ou l'autre avant lui, c'est pourtant bien lui qui, de ces principes généraux, a fait une méthode applicable à la psychologie de la religion, et à elle tout spécialement. Ce que les psychologues français, américains ou allemands avaient touché incidemment ou avaient édicté théoriquement, il l'a repris, versé au moule de la pratique et condensé ainsi en quelques règles simples, facilement compréhensibles et admirablement adaptées à un travail compétent et prolongé. L'avenir dira s'il attendait trop des amis de la religion et des pasteurs de chez nous lorsqu'il leur dédiait en quelque façon ses *Principes* (1) en inscrivant ces mots sur une des premières pages :

« Les amis de la religion -- en particulier les ecclésiastiques, de plus en plus frappés de la froideur et même de l'hostilité croissante des masses envers la religion entendue comme dogme ou rite imposés du dehors -- ont dû s'avouer que, si elle possède quelque réalité, cette réalité doit être avant tout psychologique, une donnée de vie intérieure, donc expérimentable en quelque mesure et capable de soutenir l'épreuve d'un examen scientifique. »

Quoi qu'il en soit, Flounoy se range du côté de ceux qui pensent ainsi ; et il commence par délimiter son champ d'études. Ce seront les travaux qui lui « paraissent constituer, par excellence, les premières assises d'une véritable psychologie religieuse », et cela pour trois raisons :

1^o parce que « à la différence d'un simple document, ils s'efforcent par voie d'enquêtes, de comparaisons, de statistiques, de dépasser le niveau des faits bruts ou purement individuels pour s'élever à quelque vue d'ensemble, à une ébauche de classification ou de lois » ;

2^o parce que « ils ne se proposent pas d'étudier les produits extérieurs ou sociaux de la religion, mais la vie religieuse elle-même, envisagée du dedans, telle qu'elle se déroule dans la conscience personnelle du sujet » ;

(1) *Les principes de la psychologie religieuse*, extrait des Archives de psychologie, n° 5, déc. 1902 (tome II, p. 33-57). Genève, Kundig.

3^o parce que « leur souci dominant est celui de la vérité scientifique, non de l'édification pieuse ou de la défense d'une thèse (soit positive, soit négative) de théologie ou de philosophie ».

Et il cite au nombre des auteurs qui l'ont surtout arrêté : Coe, Daniels, Stanley Hall, Hylan, James, Andrew Lang, Leuba, Marillier, Murisier, Ribot, Royce et Starbuck. A ces noms s'en ajouteraient certainement d'autres à l'heure actuelle, et en grand nombre.

De ces travaux, Flounoy tire deux grands principes méthodologiques qu'il y voit implicitement renfermés : celui de l'exclusion de la transcendance et celui de l'interprétation biologique des faits. Arrêtons-nous un peu à ces deux principes dont la mise en œuvre a dominé toute l'activité de Flounoy en tant que psychologue de la religion.

Le premier est un principe limitatif. Il ne prétend pas, comme on l'a compris parfois, à exclure Dieu de la vie humaine, mais seulement à exclure de l'horizon de la psychologie toute considération qui dépasserait les cadres d'une étude expérimentale, toute question d'ordre métaphysique. Et ceci ne veut pas dire que ces questions n'existent pas ou qu'on doive leur faire un mauvais parti, mais simplement qu'elles ressortissent à un autre domaine de la psychologie. « Bien entendu, ajoute prudemment Flounoy, il reste permis à chacun de ceux qui cultivent la psychologie religieuse d'avoir sa conviction personnelle sur ces problèmes réservés ; car pour être psychologue, on n'en est pas moins homme, c'est-à-dire rempli de préférences métaphysiques, avouées ou non, dans un sens ou dans un autre. Mais ces opinions individuelles sur l'essence de la religion et la réalité d'un monde invisible, n'ont pas plus à interférer chez le psychologue avec ses recherches d'ordre scientifique, que l'opinion particulière d'un physicien sur l'existence ou la non-existence en soi du monde matériel ne saurait contrecarrer ses travaux de laboratoire. »

Ribot, comme le fait remarquer Flounoy, avait déjà

énoncé ce principe de l'exclusion de la transcendance dans sa *Psychologie des sentiments* (p. 307) avec une nuance un peu différente : « Pour la psychologie, disait-il, le sentiment religieux est un fait qu'elle a simplement à analyser et à suivre dans ses transformations, sans aucune compétence pour discuter sa valeur objective ou sa légitimité ».

Quant au second de ces principes, celui de l'interprétation biologique des faits, il est un peu plus difficile à saisir, quoique très simple dans ses grandes lignes. Flournoy relève là l'importance croissante qu'occupent en psychologie les corrélatifs physiologiques des phénomènes psychiques. Cependant, avec le bon sens qui le caractérise, il ne se fait aucune illusion sur l'apport que donnerait à la psychologie une physiologie parfaite dans tous ses résultats et, en particulier, une physiologie cérébrale tout à fait achevée. A l'encontre des monistes matérialistes qui voudraient réduire la conscience à un épiphénomène, à l'encontre de Bergson aussi (1), il maintient mordicus le principe du parallélisme psycho-physiologique qui statue l'hétérogénéité du phénomène mental et du phénomène spatial. « La connaissance parfaite du cerveau en tant qu'organe physique, dit-il, ne diminuerait en rien le mystère ultime qui plane sur le pourquoi du fait psychologique ; mais c'est du moins maintenir ouverte la perspective d'un progrès concevable et des buts accessibles que de toujours viser à traduire les données de l'introspection en termes parallèles de mécanique nerveuse. »

L'appel à la physiologie est donc sans restriction aucune, mais le psychologue n'est pas dupe de la portée de cet appel. Et c'est là un des côtés remarquables du génie scientifique de Flournoy qu'il domine toujours les possibilités de réussite de sa méthode. Il ne se laisse pas entraîner par elle jusqu'à lui sacrifier, comme tant d'autres, la limpidité de son jugement. Au contraire, il lui trace d'avance les

(1) Cf. H. BERGSON, *Le parallélisme psycho-physiologique*, Revue de métaphysique et de morale, t. XIII.

limites qu'elle ne saurait dépasser ; il conçoit jusqu'où elle le mènera et ce qu'elle ne lui donnera jamais parce qu'elle en est incapable. Ainsi les prétentions d'une physiologie qui aspirerait à épuiser intégralement l'interprétation de la vie sont immédiatement abattues par le principe du parallélisme, selon lequel les deux ordres physiologique et psychologique demeurent à tout jamais sur deux plans différents qui ne se rencontrent pas. Ce dualisme inhérent à la psychologie physiologique est à la base de toute la philosophie de Flounoy. Il tient à sa nature même, au fond dernier de son caractère et de son tempérament ; il demeure un des traits de son originalité. Nous en reparlerons, d'ailleurs, un peu plus loin.

Mais ce n'est pas seulement à la physiologie que la psychologie religieuse s'adressera ; elle aura d'autres facteurs à considérer, tous ceux en particulier qui influent sur le devenir du sentiment religieux au cours de l'évolution de la race et des différentes nationalités ; elle sera, en ce sens, génétique et évolutive.

Elle sera, en troisième lieu, comparative ; et à ce propos, Flounoy rencontre les théologiens et esquisse une passe d'armes avec eux. Les théologiens statuent, en effet, volontiers un processus religieux normal par lequel chaque homme doit passer, « un type unique, fixe, seul légitime et canoniquement autorisé, en dehors duquel les âmes font fatalement fausse route pour aller se perdre dans les déserts de l'incrédulité ou dans les fanges de la perversion morbide ». Encore aujourd'hui cette conception prévaut à tel point dans les milieux ecclésiastiques qu'à la heurter de front on risque de sérieux horions. Délogée par l'évidence des faits et amputée dans ses branches hautes, elle prolifère par le bas, elle pousse des surgeons, elle se maintient quoi qu'on fasse ; et, au moment où on la croit vaincue, elle sort de terre un peu plus loin comme les racines des peupliers dont le gros tronc a été tranché peuplent une prairie de buissons épais. Nos Eglises vivent encore sur la présupposition d'un type

chrétien unique, nos œuvres d'évangélisation et de mission aussi, parce que leurs assises reposent encore davantage sur le dogme que sur l'étude comparative des faits. La psychologie a cependant déjà obvié à bien des erreurs de pédagogie chrétienne en poussant vivement ses études, et c'est à Flournoy en grande partie que nos Eglises de la Suisse romande doivent ce progrès.

Enfin, comme dernier caractère de cette étude biologique des faits, Flournoy [signale l'interprétation dynamique que la psychologie donne des processus religieux. Il prélude ainsi, en quelque sorte, au mouvement psychanalytique dont il avait sans doute connaissance (puisque la *Traumdeutung* de Freud a paru en 1900 et que les *Principes de psychologie* datent de 1903) mais dont il ne tient pas encore explicitement compte. Quelques-unes de ses paroles sont symptomatiques à cet égard et ouvrent résolument la voie aux idées des psychanalystes sur la nature énergétique des sentiments, et spécialement de la vie religieuse. « Pour le psychologue, dit-il en effet, la religion est essentiellement une disposition ou un processus intime de l'être organique et psychique, une sorte de variation spontanée ou de poussée instinctive qui part des couches les plus profondes de l'individualité et se manifeste par des phénomènes de l'ordre émotionnel et volitionnel, lesquels, mettant secondairement en branle l'intelligence et l'imagination, y font naître des idées, des représentations, des notions explicatives plus ou moins adéquates de ce que le sujet a expérimenté et ressenti dans son for intérieur. »

Chacun de ces mots porte pour qui est un peu au courant de la psychanalyse. La religion assimilée à une poussée instinctive partant des couches les plus profondes de la personnalité; cette poussée, d'ordre affectif d'abord, se revêtant seulement ensuite de représentations et de notions intellectuelles, c'est le résumé en tout autant de lignes de la tendance psychanalytique. Flournoy la prophétisait en quelque sorte et préparait sa venue. Et il précisait la légitim

mité de cette conception dynamique de la religion dans ces mots qui en relèvent la conformité avec l'Évangile :

« C'est seulement ce qui germe et pousse du dedans qui constitue l'objet propre de la psychologie religieuse. Cette manière de comprendre la religion n'est du reste pas précisément nouvelle. Vous la rencontrerez déjà dans nos vieux évangiles où une conception nettement biologique de la vie religieuse éclate en nombre de paraboles et comparaisons tirées du monde organique et spécialement du règne végétal. »

Tout en posant ces deux grands principes directeurs de la méthode : l'exclusion de la transcendance et l'interprétation biologique des faits, Flournoy en a émis d'autres, de complémentaires, au fur et à mesure de l'étude, et selon que ses recherches lui faisaient côtoyer tel ou tel précipice où, avant lui, d'autres étaient tombés faute de précautions. C'est surtout dans le domaine si touffu du supranormal, où l'occultisme et la religion mêlent leurs eaux, qu'on est appelé à rencontrer à chaque pas de ces fondrières ou de ces abîmes traîtres où la pensée se fourvoie trop facilement. Or Flournoy s'est aventuré avec une hardiesse sûre d'elle-même dans ces régions du spiritisme que les savants n'abordent généralement qu'avec un sourire de mépris ou un parti-pris bien peu scientifique. Tout au rebours des adeptes trop confiants d'une doctrine simpliste ou des grands sachems d'une science estampillée — il estima qu'on n'avait jamais tort de donner créance aux faits, mais que la tâche par excellence du savant était, une fois les faits constatés, de les ramener autant que possible à des lois connues. Il eut l'humilité de se pencher sur des phénomènes décriés en haut lieu et la finesse d'en dépister l'origine. Il n'estima point que ce fût une faute d'agréger à la science un territoire dont elle se défiait. Il étudia scientifiquement en deux volumes qui restent uniques dans leur genre : *Des Indes à la planète Mars* et *Esprits et médiums*, le spiritisme. C'est à ce propos qu'il formula trois principes qui viennent com-

pléter les deux premiers et placer de chaque côté du chemin les barrières nécessaires à une étude féconde et claire. Ces trois principes complémentaires sont celui de Hamlet, celui de Laplace et celui de Delanne.

Le premier, le principe de Hamlet — « Il y a plus de choses dans le ciel et sur la terre, Horatio, que n'en rêve ta philosophie » — combat précisément la tendance de certains savants qui ont leur siège fait et ne veulent pas entendre parler de quoi que ce soit qui le dérangerait. Devant l'Institut général psychologique à Paris, Flournoy s'écriait : « Il est prudent de ne rien nier *a priori*, pas même les faits qui nous semblent les plus absurdes et dont la réalité bouleverserait de fond en comble toutes nos notions reçues. Quand on part à la découverte de l'inconnu, il faut s'attendre à tout ; s'il est inévitable que le chercheur, en tant qu'homme, ait ses préférences ou ses préventions innées à l'endroit de telle ou telle hypothèse, il doit du moins, en tant que savant, être sans parti-pris, n'avoir aucun siège fait et admettre d'avance que tout est possible ». En publiant ces paroles dans *Esprits et médiums*, il rappelait en note les pages de *Des Indes à la planète Mars* où il proclamait ce même principe, en stigmatisant ainsi ceux qui n'en veulent rien :

« Excellent moyen d'élargir son horizon et de rester assis dans sa science toute faite et sa chose jugée, bien convaincu d'embûche que l'univers finit au mur d'en face, et qu'il ne saurait rien y avoir au-delà de ce que la routine journalière nous a habitués à regarder comme les limites du Réel ! Cette philosophie d'autruche — illustrée jadis par ces grotesques érudits dont Galilée ne savait s'il devait rire ou pleurer, qui refusaient de mettre l'œil à sa lunette de peur d'y voir des choses qui n'avaient aucun droit officiel à l'existence — est encore celle de beaucoup de cerveaux pétrifiés par la lecture intempestive des ouvrages de vulgarisation scientifique, et la fréquentation inintelligente des universités, ces deux grands dangers intellectuels de notre époque. » (1)

(1) Cf. *Des Indes à la planète Mars. Etude sur un cas de somnambulisme avec glossolalie*, 4^e éd., p. 342. Genève, Atar.

Flournoy ne se faisait pas d'illusions sur les réactions naturelles qu'il y avait à combattre, même chez les hommes les plus positifs, pour obtenir cette largeur de vues et cet accueil empressé des faits quels qu'ils soient qu'implique le principe de Hamlet. Je ne résiste pas au plaisir de citer ce petit tableau si prestement brossé des hommes positifs où se résument tant d'expériences que Flournoy avait faites :

« Ils sont, un peu moins seulement que le vulgaire (et encore pas toujours), un paquet d'affections et de préférences, pour ne pas dire de préjugés. Derrière leur laboratoire officiel, ils cultivent en secret un petit jardin privé tout rempli d'un tas de drôles de végétations métaphysiques ; ils caressent *in petto* des vues sur les choses, le monde, la vie, bref une *Weltanschauung* que la science, par essence, ne saurait justifier. Et alors, ce qui cadre avec leurs idées de derrière la tête héritées ou acquises, ce qui ferait bien dans leurs plates-bandes réservées, ils l'accueillent facilement et n'y voient rien que de très plausible, encore que non démontré ; tandis qu'à tout ce qui ne trouve pas en eux une place déjà préparée, ils battent froid et opposent d'emblée une fin absolue de non-recevoir avec de grands airs de bon sens offensé. » (1)

Tout est possible. Il faut seulement ouvrir ses yeux pour voir. Tel le principe de Hamlet, dirigé contre les gens à courte vue ou contre les dogmatiques à rebours. Celui de Laplace lui répond en le corrigeant dans ce qu'il pourrait avoir d'outré. Flournoy l'énonce ainsi dans *Des Indes* : « Le poids des preuves doit être proportionné à l'étrangeté des faits » (2), et dans *Esprits et médiums*, sous cette forme : « Il faut être d'autant plus exigeant en matière de preuves que les faits en litige sont plus extraordinaires et contraires à tout ce que nous croyons déjà savoir » (3). C'est « la sauvegarde indispensable des emballements irréfléchis et de la crédulité facile ». Ce contrepoids est nécessaire en face des niaises superstitions qui fleuris-

(1) Cf. *Des Indes à la planète Mars*, p. 347.

(2) *Ibid.*, p. 343.

(3) *Esprits et médiums*, p. 216.

sent sur le terrain de l'occultisme. Et, de même que Flournoy avait présenté avec un sourire le principe de Hamlet aux savants indignés de le voir se commettre en la compagnie des spirites, il se retourne et offre aimablement aux spirites triomphants le principe de Laplace :

« S'il suffit, leur dit-il, qu'une chose soit inouïe, renversante, contraire au sens commun et aux vérités reçues, pour être aussitôt admise, l'existence pratique, sans parler d'autres considérations, devient intenable. L'occultiste convaincu ne devrait jamais laisser passer un craquement de meubles sans s'assurer que ce n'est pas l'appel désespéré de quelque arrière-grand'tante cherchant à lier conversation avec lui ; ni porter plainte à la police quand il trouve sa maison cambriolée en son absence, car comment savoir que ce ne sont pas des élémentals, coques, larves ou autres farceurs de l'au-delà, qui ont fait le coup ? Ce n'est que par d'heureuses inconséquences, et l'oubli continual de la doctrine, qu'on peut continuer à vivre comme tout le monde dans un univers sans cesse exposé aux capricieuses incursions des Invisibles. » (1)

Contrairement à cette attitude, Flournoy, après avoir constaté les faits, adopte un point de vue critique d'une telle prudence qu'il ne se laisse leurrer par aucune apparence, si séduisante soit-elle. Une à une, il épingle les prétextes preuves qui lui sont données de l'intervention des désincarnés et débusque de leurs refuges tous les arguments spécieux qu'on lui fournit.

Pour cette chasse à la vérité, il s'arme d'un troisième principe qui complète les deux autres et qu'il emprunte (et cela est piquant) au plus scientifique, dit-il, des spirites, M. Delanne, lequel l'avait ainsi formulé : « La méthode scientifique exige que l'on ne fasse pas appel à des facteurs nouveaux, tant que ceux que nous connaissons suffisent pour l'explication des faits ». C'est le « principe de l'économie des causes » (2). Flournoy y a recours à propos des matérialisations et s'écrie :

(1) *Des Indes à la planète Mars*, p. 34.

(2) Cf. *Des Indes à la planète Mars*, p. 238-239.

« Ici encore, si l'on veut rester fidèle aux principes de la méthode expérimentale, on devra commencer par ne recourir, pour l'explication forcément obscure de faits aussi extraordinaires, qu'à des forces ou des facultés (encore inconnues) d'êtres empiriquement donnés et observables, comme le médium et les assistants, plutôt qu'à celles (non moins inconnues) d'agents purement hypothétiques et insaisissables tels que les désincarnés. » (1)

* * *

Quand on tire un à un, comme nous venons de le faire, des œuvres de Flounoy les principes de sa méthode psychologique, quand on sait d'autre part combien strictement il les a appliqués et qu'on a constaté l'impitoyable verdeur de son vocabulaire pour les défendre, on a peine à concilier cela avec l'intuition compréhensive et la sympathie toute chrétienne qui ont fait de lui un véritable serviteur des âmes, non seulement un psychologue de la religion, mais un psychologue religieux. Ce ne sont pas les témoignages qui manquent à cet égard ; et, à lui seul le cas de M^{lle} Vé (*Une mystique moderne*, Arch. de psych. XV, p. 1-224), ce « roman vivant d'une âme » comme on l'a appelé, suffirait à montrer à quel point, chez Flounoy, l'homme de science se doublait d'un homme de cœur délicat, apte à saisir les moindres nuances de la vie intime d'autrui et à vibrer à l'unisson. Il est rare de voir ces qualités opposées, je dirais presque ces deux natures, alliées dans un seul et même individu et lui donnant ainsi à la fois la largeur, la richesse dans l'observation et l'impeccable rigidité de méthode.

S'il faut trouver une cause à ce qui constitue le génie d'un homme, je crois que, dans le cas présent, on la pourrait trouver dans le dualisme qui formait la base et comme l'arrière-fond de toute la vie de Flounoy. Il considérait la psychologie physiologique comme dualiste :

« Elle est carrément, radicalement, absolument *dualiste*, disait-il, non pas d'un dualisme *métaphysique* qui affirmerait deux

(1) Cf. *Esprits et médiums*, p. 491.

SUBSTANCES, mais d'un dualisme proprement *scientifique* ou expérimental qui admet deux séries de FAITS irréductibles, la série corporelle ou physiologique et la série mentale ou psychologique. » (1)

Or ce dualisme, il l'avait fait sien ; il le vivait jusqu'aux moëlles, il en était pénétré. C'était là, pour lui, la seule solution de la vie, j'entends le seul moyen pratique d'accepter la vie et d'en venir à bout. Et il l'avouait bonnement et clairement :

« Je me suis trop profondément pénétré, aux jours de ma jeunesse, de la distinction kantienne entre le « *Glauben* » et le « *Wissen* » (sans doute parce qu'elle répondait à ma nature congénitale) pour pouvoir m'en affranchir aujourd'hui et me couler dans le moule opposé. J'ai beau avoir depuis longtemps perdu de vue le détail des catégories et le système compliqué du philosophe de Koenigsberg, mon cerveau ou ma conscience subliminale n'en conservent pas moins comme un pli indélébile son inspiration foncière d'une hétérogénéité irréductible entre le *croire*, attitude essentiellement personnelle et morale, fondée sur des jugements de qualité ou des sentiments de valeur à l'endroit des suprêmes réalités inaccessibles à la raison discursive — et le *savoir*, organisation des phénomènes dans les formes indifférentes, amorales, impersonnelles de la pensée scientifique. » (2)

Bain de kantisme à l'époque où la pensée se forme, nature congénitale propre à subir ce bain et à s'en apprêter les énergies, peu importe à quoi exactement Flournoy devait ce dualisme radical. Mais c'est bien lui qui a sauvé l'homme de foi du scepticisme et l'homme de science de la sécheresse. C'est lui qui est à la base de sa psychologie de la religion, qui en donne le secret et en fait la force. Flournoy a si bien été ce qu'il a été, parce qu'il était pénétré de l'hétérogénéité irréductible entre le « *croire* » et le « *savoir* ». Il a pu maintenir vivantes en lui ces deux activités parce que jamais il ne les a confondues. L'effort que le

(1) Cf. *Esprits et médiums*, p. 528.

(2) *Esprits et médiums*, p. 256.

maintien de cette distinction impliquait fait toute la beauté et la puissance de son œuvre de psychologue où jamais la foi ne prend le pas sur la science, ni la science sur la foi. Il en fait aussi l'originalité, car je ne sache pas d'autre œuvre analogue où le désintéressement scientifique et religieux de l'homme soit plus sensible vis-à-vis de ses propres opinions ou de ses surcroitances.

Ce détachement, qui fait un des charmes de la lecture de ses œuvres, éclate, par exemple, dans sa préface à *Esprits et médiums* :

« Le but de cette préface, y lit-on, est de donner à mes collègues en Métapsychique — pour employer le néologisme de M. Richet — un bref aperçu du présent volume, afin de leur en épargner la lecture qui ne leur apprendrait rien d'essentiellement nouveau et ne leur serait qu'une perte de temps bien inutile. »

Commencer ainsi un volume de 560 pages, bourré d'idées neuves, n'est guère dans les habitudes des hommes de science. C'est ainsi qu'il s'écrie aussi, après avoir parlé des messages spirites dont il a été témoin et qu'il a étudiés de près et critiqués magistralement : « Si je n'ai jamais obtenu de messages d'une authenticité certaine, ni même probable, cela ne prouve évidemment pas qu'il n'y en ait point. Mon insuccès peut être dû soit à la simple malchance, soit à ce que mon tempérament est antipathique aux vrais Esprits, de sorte que ma présence les met en fuite et ne provoque les facultés des médiums qu'à de grossières imitations de désincarnés ». (1)

(1) On pourrait encore citer, dans le même ordre d'idées, ces mots de la préface à *Des Indes*, par lesquels Flournoy juge son œuvre sans aucune partialité : « Telle est la genèse de ce livre, d'une longueur hors de proportion avec l'importance de son contenu. Trop hérissé de termes techniques et de barbares interprétations pour rien dire aux gens du monde, trop rempli d'explications élémentaires et banales pour mériter l'attention des hommes du métier, il n'a ni la forme qu'il faut aux premiers, ni le fond que les seconds sont en droit d'exiger. Je le publie néanmoins — comme un exemple à ne pas suivre — afin de ne plus avoir à y penser, et en me consolant à l'idée qu'après tout personne n'est obligé de l'acheter ni de le lire ». (*Des Indes...*, p. V-VI.)

Ce détachement si peu moderne, cette douce ironie à la Montaigne vis-à-vis de soi-même, a parfois donné le change à des Français très modernes. Témoin cette dame, fort intelligente, qui avait assisté aux cours de Flournoy et exprimait ainsi son opinion sur lui (elle en a changé du reste) : « C'est encore un de ces médiocres que les Genevois portent aux nues ».

C'est au détachement de Flournoy à l'égard de toute gloire personnelle, à cette sorte de stoïque mépris pour ce qu'est la gloire humaine, en même temps qu'au dualisme invétéré de sa pensée, que nous devons le genre d'œuvre qu'il nous a laissé. En effet il n'a légué à la postérité aucun de ces ouvrages plus ou moins systématiques qui épuisent la matière d'une discipline ou la résument pour la plus grande joie des lecteurs en quête d'information rapide. Les sujets qu'il a traités, variés et quelquefois très spéciaux : le génie religieux, un cas de mysticisme, un cas de spiritisme, métaphysique et psychologie — tout en formant des chapitres importants de psychologie de la religion — ne se suivent pas de manière à former une série continue et exhaustive de cette discipline particulière. On voit fort bien que Flournoy n'a jamais eu l'intention de se faire un nom et d'obliger l'étudiant à avoir recours à lui comme étant l'homme du sujet.

S'il a créé une école (on a parlé, peut-être un peu emphatiquement, de l'« école de Genève »), c'est sans le vouloir, et non point pour avoir édité le livre-type du chef d'école, mais, ce qui vaut mieux, pour avoir fondé et maintenu des normes d'études, une attitude d'esprit constante en face des problèmes, en un mot une méthode. C'est là l'œuvre capitale qu'à son insu il a créée et maintenue par sa force d'âme et sa persévérance dans le labeur obscur et fidèle d'éveilleur des consciences qu'il a toujours poursuivi. Dans ses cours, dans ses conversations intimes, partout où il mettait quelque chose de lui-même, il donnait l'impression de s'adresser à des personnes vivantes et non à de

pures abstractions ou à des entités impersonnelles. Il vous abordait toujours sous la catégorie de la personnalité, non point comme un maître mais comme un serviteur; et combien d'âmes troublées ou timorées n'ont-elles pas été reconquises à la dignité de la science et à la leur propre par cette attitude pleine de déférence dont le savant faisait hommage à l'homme et à la vérité! N'étant pas préoccupé de consommer l'unité de son œuvre, il vivait pleinement sa vie d'homme de science et pleinement aussi sa vie d'homme de foi, et il laissait à ces deux vies le soin de n'en former qu'une seule. Il n'y avait pas de meilleur moyen de démontrer que le dualisme kantien se résout, dans la pratique, en une belle unité de vie. N'imposant point aux autres le poids toujours si lourd d'un système, il obtenait d'autant mieux par cela même une confiance que le respect seul de la vérité intérieure lui assurait; et la méthode large et sérieuse qu'il prêchait ainsi par l'orientation de sa vie édifiait des fondements solides dans le cœur et dans la raison de toute une phalange de travailleurs qui, à l'heure actuelle, ne sauraient trop apprécier cet héritage inaliénable et sacré.

Nous avons beaucoup insisté sur la méthode que Flournoy a intronisée dans tous les milieux où il fréquentait, laissant peut-être un peu trop dans l'ombre les points spéciaux de la psychologie de la religion sur lesquels il a projeté la lumière de sa claire pensée. C'est qu'en effet il nous semble que la méthode fut bien, dans son apport scientifique, le centre vivant d'où découle tout le reste. Mais il convient pourtant de mentionner au moins quelques-unes des notions de la psychologie religieuse et quelques-uns des grands noms qu'il a rendus familiers à notre petit pays. Il y a des choses et des hommes dont, grâce à Flournoy, on parlait couramment dans nos facultés de théologie protestantes, parmi les étudiants et même dans le gros public bien avant qu'elles fussent connues outre-Jura. Les discussions théologiques ou philosophiques étaient tout imprégnées de psychologie dans

nos centres universitaires suisses-romands avant même que W. James fût traduit en français, et le professeur Wobbermin nommé à Berlin. Cela ne veut point dire, tant s'en faut, que le mouvement fût compris dans toute son ampleur ni même qu'on en soupçonnât les développements possibles, mais les idées et les noms de ses protagonistes étaient dans l'air. On parlait de James, de Leuba, de Starbuck ; on épiloguait avec la fougue impitoyable des années de jeunesse sur le subliminal et le subconscient ; on s'en faisait des armes à deux tranchants qui tantôt sabraient en plein dans les doctrines reçues, tantôt pourfendaient le monstre de la libre-pensée. Peu à peu, et grâce à Flournoy encore, ces velléités désordonnées se tassèrent. Les admirables études qu'il donnait à Sainte-Croix aux assemblées annuelles de l'Association chrétienne des étudiants, portèrent leurs fruits. En lisant quelqu'une — tel, par exemple, ce petit chef-d'œuvre intitulé *Le génie religieux* — le public s'apprivoisait et ne faisait plus les gros yeux devant ces termes; pour lui barbares, de psychologie et de subconscient. Doucement et à la longue, il fut gagné, pénétré, imprégné, de façon même qu'il arrivait à tel ou tel étudiant, discutant avec un camarade étranger, de constater, au bout d'un moment, qu'il se mouvait sur un autre terrain que son interlocuteur et que les points de départ ne coïncidaient plus. Flournoy, ses cours et sa pensée avaient passé par là, et le terrain mental en restait modifié. Le bouleversement enfin que d'aucuns ont connu, au moment où la psychologie fit son apparition, portant ses lampes et son scalpel jusqu'au centre des régions subliminales où l'on n'aime guère à descendre, fût-ce chez soi, fût-ce à la dérobée — ce bouleversement qu'eut-il été si Flournoy, dès longtemps, ne nous avait accoutumés à considérer la périphérie mentale comme une réalité et le domaine affectif comme aussi important, sinon plus, que celui de la raison ? Il descendit, du reste, lui-même dans l'arène. Ses cours sur la psychanalyse, son étude *Une mystique moderne*, fruits de lectures nombreuses et

difficiles et d'une assimilation très originale et personnelle du sujet, constituèrent des manifestes auxquels les gens compétents ne se méprisent pas.

A vrai dire la grande beauté psychologique, morale, et je dirai même religieuse de certaines de ces leçons ne fut pas comprise de tout l'immense auditoire qui s'y pressait. La résistance fut telle dans certains milieux (1) et il ne faut pas s'en étonner — qu'on alla jusqu'à invoquer un affaiblissement de la pensée du savant, présageant la maladie sous les coups de laquelle il allait tomber quelques années plus tard. Pour couper court à de pareilles insinuations, il suffit de citer ce passage de la préface d'*Esprits et médiums* (p. VI),

(1) Encore maintenant ces résistances se maintiennent parmi les théologiens français. Pour ne pas avoir à prendre connaissance des nombreuses observations qu'ils ignorent, particulièrement dans le domaine de la psychanalyse, ils les font rentrer dans le champ de la métaphysique et se débarrassent à bon marché d'un bagage trop encombrant à leur gré. C'est ainsi que, dans un article récent, M. le professeur Goguel écrit : « Point n'est besoin de faire état de la *libido* de l'enfant dont sa mère est l'objet et qui engendre la haine du père et le désir de le faire disparaître, c'est-à-dire un élément imaginé et non observé, car le fameux roman familial des psychanalystes n'est qu'une simple construction métaphysique ; jamais aucune observation directe ou indirecte n'a pu en constater l'existence, encore moins en établir le caractère général et la portée universelle. Il paraît presque superflu d'exprimer une aussi évidente vérité, mais les psychanalystes parlent tant de la *libido* du petit enfant et du complexe d'Œdipe, comme des plus élémentaires, des plus évidentes et des plus certaines des réalités, qu'on éprouve malgré tout le besoin de remettre les choses au point ». (Revue d'histoire et de philosophie religieuses, I, 3 p. 274)

Tout à l'opposé, Flournoy écrivait, à propos de son étude sur M^{lle} Vé : « Du moins ma tentative témoigne-t-elle de ma conviction profonde qu'on ne saurait attacher trop d'importance aux idées générales de Freud et des diverses écoles qui dérivent de lui ; la psychologie de la religion, en particulier, a tout à espérer de ces recherches qu'elle a trop ignorées jusqu'ici ». (Archives de psychologie, XV, p. 196, note). Il ajoutait un peu plus loin : « Je rappelle ici que la grande loi découverte par Freud — que tous les individus, même normaux, possèdent ou ont possédé à leur insu, dans leur subconscient, le « complexe d'Œdipe » datant de leur première enfance (amour incestueux pour leur mère, haine mortelle pour leur père) — cette loi, qui semble si incroyable à première vue, est certainement vraie dans sa généralité... » (p. 200)

laquelle fut publiée en 1911, où Flournoy trace, pour ainsi dire, le programme de la psychologie de la religion de l'avenir ou indique du moins, la voie où elle lui paraît devoir s'engager pour devenir féconde :

« Le jour où, d'une part, la psychologie subliminale et supranormale de Myers et de ses disciples, d'autre part la psychologie subconsciente et anormale de Freud et de son école, au lieu de continuer à beaucoup trop s'ignorer, auront réussi à se rapprocher pour se corriger et se compléter l'une par l'autre, un grand pas sera fait dans la connaissance de notre nature. »

Ce pas, Flournoy l'a tenté, ou du moins en a esquissé les premiers mouvements durant les dernières années de sa carrière active. Ce n'était point, comme on le voit par cette citation, le résultat d'une obsession, mais celui d'une délibération parfaitement consciente et claire. Et c'est sur cette vue d'avenir, sur cette porte ouverte du côté des horizons de demain que nous laisserons nos lecteurs. Flournoy avait étudié les idées de Myers ; cela ne veut pas dire qu'il se rattachât au spiritisme ; il écrivait au contraire : « Le spiritisme, pour autant que j'en juge par mon expérience et mes lectures, est une complète erreur ». Flournoy avait étudié la psychanalyse, ce qui ne veut pas dire qu'il se rattachât à toutes les conclusions de ses adeptes. Mais, de sa longue et compétente fréquentation de ces deux mouvements, il rapportait la conviction qu'il y avait dans l'un et l'autre une moisson très riche d'observations et d'expériences à colliger dont la rencontre les unes avec les autres et la fécondation des unes par les autres apporteraient un renouveau à l'étude psychologique. Il est mort avant d'avoir pu opérer lui-même cette synthèse, et il est peu probable qu'à l'heure actuelle il existe un autre psychologue qui ait entre les mains et dans la tête la documentation nécessaire pour la tenter. Mais du moins avons-nous là une indication et un encouragement qui peuvent parer à bien des critiques et soutenir les pas hésitants des débutants dans la carrière.

Personne, du reste, n'était mieux fait que lui pour infuser l'espérance au cœur de ceux qui venaient le consulter. Dans ce cabinet de travail, où il passait le plus clair de ses journées, les constructions artificielles de l'esprit s'écroulaient, comme des murailles de Jéricho, sous l'acuité de son regard ; mais elles ne s'écroulaient que pour faire place aux horizons infinis des champs de l'espérance. Car la foi chrétienne de Flournoy était édifiée sous la catégorie, pour ainsi dire, de l'espérance. Les croyances dont il vivait spirituellement n'étaient, à aucun degré, des formules intellectuelles mais d'inébranlables espoirs fondés sur l'expérience et qui dépassaient constamment l'explication qu'on en pouvait donner. Il se confiait réellement dans l'invisible et il apprenait aux autres à saisir la vérité vivante au-delà de l'écran qu'une raison nécessairement bornée interpose entre elle et nous. Il ruinait les gnosticismes simplistes qu'on lui apportait ; il était destructeur à cet égard, et âprement et patiemment destructeur. Mais c'était afin de laisser place nette à l'œuvre divine qu'aucune main humaine ne saurait mener à bien. Que de décombres inutilisables sont venus joncher le sol de ce cabinet de travail ! Et que d'âmes en sont sorties libérées pour marcher à la vie ! En cela aussi Flournoy fut un psychologue de la religion. Il le fut pratiquement autant que théoriquement ; et le fait est assez rare pour qu'on le signale ici au nom même des âmes nombreuses dont la gratitude émue accompagne le souvenir de Théodore Flournoy par delà le voile.

G. BERGUER.
